

Ultra-moderne solitude

Dominique Albertelli décrit une société "clonesque" faite d'attente, d'incommunicabilité, de silences...

On ne se remet jamais tout à fait de son passé. En tout cas, il fabrique l'aiguillage qui nous guidera dans un présent où chaque jour nous réinvente. Dominique Albertelli, alors ethnologue et trentenaire, a passé une poignée d'années à la frontière de l'Amazonie et de la Guyane française. Elle en est revenue pour ne plus y retourner. Elle fera l'École Boule "sur le tard", dirait-on, et se consacra à l'art pour tout le reste de sa vie. Mais le constat qu'elle a dressé à son retour a impacté son travail d'artiste. « Quand je suis revenue en France, j'ai trouvé que les Occidentaux avaient perdu beaucoup de leur instinct. J'ai eu beaucoup de mal à me réadapter. J'ai trouvé les gens très formatés, manquant de spontanéité, ayant peur de parler de leurs émotions, peur du dialogue, ayant des difficultés à dire, à accepter les autres... »

Travailler du chapeau

Comment ne pas mesurer la coupure entre ces deux mondes, celui de l'ultra-réalité et celui qui se veut de plus en plus virtualisé, celui où l'emprise de la nature et des éléments est constante, bien différent d'une société où les postures, les ambitions, les objectifs tiennent lieu de ligne de vie ? Les œuvres de Dominique Albertelli interrogent cette société-là, à travers un travail de figuration énigmatique. L'identité, l'humain, les relations entre les individus, le temps qui les sépare et les rapproche sont au cœur de la galerie de portraits anonymes qu'elle a composée durant toutes ces années. Quand ils ne sont pas en costume, ils ou elles sont parés de beaux habits nets. Ils marchent ou sont assis, vont par deux ou trois, comme des clones, mais des clones ratés, car ils n'ont pas pu échapper à la fatalité de l'altérité, comme en témoignent les légères différences dans leurs visages. Voire à la part d'animalité qu'ils aimeraient tant refouler.

Ils ont alors des têtes de chiens, comme ils pourraient avoir celles de perroquets. « Les chiens de Dominique Albertelli portent nos vêtements et singent nos attitudes et nos manies », fait remarquer Christian Karoutzos qui expose l'artiste dans sa galerie clermontoise. « Ils sont circonscrits très souvent dans des salles de conférence, prisonniers de leurs fantasmes et des délimitations qui leurs tiennent lieu d'univers. » Françoise Monnin, rédactrice en chef d'Artension, a cette très belle formule inspirée par ces êtres « qui savent prendre des forces en équilibre instable » : « des hommages à la margelle des puits ».

Et puis tout d'un coup, l'un d'eux s'échappe, un homme mûr à l'allure hitchcockienne, avec son crayon à la main (dessinateur ? architecte ?) et sa chemise déboutonnée. Il "travaille tant du chapeau" qu'il se met à l'ôter pour laisser respirer sa pensée et, furieuse audace, la laisser partir ailleurs. Autour de lui flottent des formes abstraites, organiques. Sans doute des rêves avortés...

« L'homme avec un grand H m'a toujours séduite, horrifiée, explique Dominique Albertelli. Je lis de la philosophie, je ne suis pas enfermée dans mon atelier. L'exclusion, la maladie, les discriminations me touchent. » L'ethnologue révoltée n'a jamais vraiment disparu derrière l'artiste...

• Dominique Albertelli, à la Galerie Christian Karoutzos à Clermont-Ferrand, du 9 juillet au 30 septembre.



Dominique Albertelli, *La Parodie du dialogue*, huile et acrylique sur toile, 162 X 130, 2015. **Ci-dessous**, *Sans titre*, dessin encre et pastel sec sur papier, 30x30 ; *La Tête ailleurs*, huile et acrylique sur toile, 162 X 130, 2015.



UNE GRANDE CLAQUE

Diana Alachina à Cluses, Alpes, août, de son atelier...